

# Max Otte : le déclin de l'Allemagne et la crise civilisationnelle de l'Occident

Max Otte est entrepreneur, économiste politique, gestionnaire d'investissements, philanthrope et militant politique. Avec 141 voix, il a été finaliste à l'élection du Président de la République fédérale d'Allemagne le 13 février 2022. Otte aborde la crise politique de l'Allemagne, de l'Europe et des États-Unis. Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : [https://x.com/Glenn\\_Diesen](https://x.com/Glenn_Diesen) Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdieseng](http://buymeacoffee.com/gdieseng) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

## #Glenn

Ravi de vous retrouver. Aujourd'hui, nous recevons un invité exceptionnel : Max Otte, économiste, ancien professeur, auteur à succès, gestionnaire d'investissements et homme politique, qui est aussi arrivé deuxième à l'élection présidentielle allemande de deux mille vingt-deux. Merci d'être avec nous. Ça fait quelques mois qu'on ne s'est pas parlé, ça fait plaisir de vous revoir.

## #Max Otte

Oui, ravi de vous revoir, professeur Diesen. Je voudrais corriger une chose : je ne suis pas un politicien. Au mieux, je suis un militant politique. J'ai bien été candidat à la présidence, j'ai obtenu le deuxième plus grand nombre de voix, mais c'était ma part. Je ne suis pas un homme politique actif, et je ne le serai pas.

## #Glenn

D'accord, je comprends tout à fait. Oui, je vois bien le sentiment. Moi aussi, à un moment, j'ai essayé de m'intéresser un peu à la politique, mais pour plein de raisons... disons que ça n'arrivera plus. Alors, la raison pour laquelle je voulais vraiment te parler aujourd'hui, c'est qu'il y a plusieurs choses. J'aimerais aussi discuter un peu de Spengler avec toi. Mais d'abord, je voulais parler de ce qui se passe en Allemagne. Parce qu'on voit que l'Alternative für Deutschland, l'AfD, un parti politique fondé seulement en deux mille treize, donc très jeune, est maintenant le parti le plus populaire dans les sondages. Et Merz semble être devenu le dirigeant le plus impopulaire d'Europe. Alors, pourquoi est-ce que ça se passe comme ça en Allemagne ? Comment peut-on comprendre cette évolution ?

## #Max Otte

En fait, Merz semble être le dirigeant le plus impopulaire au monde, vraiment dans le monde entier. C'est ce que je comprends en lisant certains sondages. En gros, l'Allemagne continue sur sa trajectoire descendante, une voie un peu autodestructrice, comme depuis deux mille quinze... ou même deux mille onze, quand on a commencé à passer au tout vert et à démanteler notre propre système énergétique. Les gouvernements successifs — Merkel, puis Scholz, et maintenant Merz — font en réalité la même chose. Et on le voit bien, toi qui es spécialiste des relations internationales, que le système international détermine une grande partie des politiques allemandes, parce que les facteurs extérieurs sont extrêmement puissants. Il y a des forces très fortes qui poussent à affaiblir, voire à démanteler l'industrie allemande, à la délocaliser vers les États-Unis, et ainsi de suite. Ce qui s'est passé avec Merz, c'est que la CDU a obtenu un score solide, je dirais autour de vingt-huit à trente pour cent aux dernières élections, parce que les gens gardaient encore l'espoir que Merz — qui s'est longtemps présenté comme "Monsieur PME", ou "Monsieur Mittelstand" — réussirait vraiment à redresser la situation.

Je n'ai jamais eu ce genre d'espoir. J'avais des attentes très basses, et il a réussi à les faire baisser encore plus. Donc, mes attentes déjà très faibles ont été largement déçues. Mais pas mal de gens se disaient : bon, si on a un chancelier conservateur, les choses vont s'améliorer. Évidemment, ce n'est pas ce qui s'est passé. Il n'a rien fait pour changer la politique énergétique. Il n'a rien fait non plus sur la politique migratoire. Et il n'a pas modifié la politique étrangère. On pourra en parler un peu plus en détail dans un instant. La seule chose qu'il essaie vraiment de changer, c'est d'imposer plus de charges aux retraités et à la population active.

Le niveau des retraites est abaissé à quarante-huit pour cent du dernier salaire moyen. Voilà ce qu'il fait... enfin, vous voyez qui il est. Il a été serviteur et lobbyiste toute sa vie. Il a très bien gagné sa vie en représentant de grandes entreprises. Et pendant longtemps, il a aussi été président de BlackRock pour l'Allemagne, un poste essentiellement commercial et de représentation. Il pouvait dire : « Je suis le président de BlackRock » et ainsi participer à la vente de l'industrie allemande. Mais il ne prenait aucune décision là-bas. Et si on regarde sa carrière, il a toujours été lobbyiste, et son grand-père, lui, était impliqué avec les nazis dans sa ville natale.

D'ailleurs, on vient de la même région, donc je le suis depuis longtemps. Et pendant un certain temps, il a même été mon président à l'Atlantik-Brücke, une organisation germano-américaine d'amitié. En fait, il poursuit exactement ce que les coalitions rouge-verte, rouge-noire et noir-verte ont fait avant lui. On voit bien qu'il n'y a aucun changement. Il n'y a qu'une seule alternative en Allemagne : l'Alternative pour l'Allemagne. Après que l'alliance de Sahra Wagenknecht se soit effondrée à cause de nombreuses erreurs tactiques et stratégiques, il ne reste plus que l'Alternative face à tous les autres partis. Et c'est pour ça que l'Alternative progresse.

**#Glenn**

Et on a vu, dans le domaine de la politique étrangère, un développement majeur récemment. On savait déjà que, si on remonte à deux mille seize, Obama avait annoncé que les États-Unis allaient se réorienter vers l'Asie. Mais quand on se tourne vers une région, forcément, on se détourne d'une autre. Et tout le monde avait compris que cette autre région, ce serait l'Europe. Eh bien, dix ans plus tard, on voit que les États-Unis ont modifié leur stratégie de sécurité nationale, en reléguant clairement l'Europe à une priorité beaucoup plus basse, presque en troisième position. Et maintenant, on assiste à un retrait partiel des troupes américaines stationnées en Allemagne. L'Allemagne compte environ trente-cinq mille soldats américains, et cinq mille d'entre eux vont être rapatriés. Alors, selon vous, qu'est-ce que cela signifie pour l'Allemagne et pour sa place dans ce partenariat transatlantique ?

## **#Max Otte**

Malheureusement, pas grand-chose n'a changé dans la structure de fond. Je veux dire, pendant la guerre froide, on avait environ deux cent mille soldats américains en Europe. Aujourd'hui, c'est quarante mille, puis trente-cinq, peut-être trente. Mais les grands centres logistiques et opérationnels, comme la base aérienne de Ramstein — sans laquelle la guerre en Irak n'aurait pas vraiment été possible — ou peut-être certaines bases en Italie, eux, restent essentiels. Donc ces bases vont évidemment continuer à fonctionner, et la présence américaine aussi. Autrement dit, quand les États-Unis disent qu'ils veulent réduire l'importance de l'Europe, en réalité, ils transfèrent simplement le poids de l'empire sur leurs alliés.

C'est ce que j'avais prévu, dans une certaine mesure, dans mon livre de deux mille dix-neuf, *\*Welt Systemkreis\**. J'y annonçais une nouvelle guerre froide, avec deux grands blocs — le bloc chinois et le bloc américain — et quelques centres semi-souverains comme la Turquie ou l'Iran. La Russie, elle, est souveraine, mais ce n'est pas une puissance mondiale, selon certains critères, mais certainement pas selon tous. En gros, on assiste à une intégration totale de l'Europe dans la sphère d'influence américaine. On voit aussi qu'on transfère de plus en plus de charges sur l'Europe, pour qu'elle poursuive une guerre qui lui nuit, et qui la blesse de manière difficilement mesurable. Donc, au fond, c'est un coup habile si l'on se place du point de vue d'un mandarin de l'empire. Parce que l'Europe — si on pense à Macron, à Starmer ou à Merz — est déterminée à continuer cette guerre contre la Russie.

Donc, l'Europe se rapproche de plus en plus de la zone cible, et de frappes possibles en Europe venant de la Russie, par la Russie, parce que nous frappons maintenant profondément à l'intérieur du territoire russe. Se détourner de l'Europe ne change rien au fait qu'elle continue d'être exploitée économiquement, de manière massive — que ce soit par les entreprises technologiques, par les armes produites aux États-Unis et achetées par les Européens, ou dans bien d'autres domaines. L'Europe est, en réalité, une colonie économique, une colonie de données. Et pendant ce temps, les

trois principaux dirigeants européens essaient de présenter l'Europe comme indépendante, tout en poursuivant une guerre américaine et en maintenant la division du continent. C'est insensé... mais c'est une stratégie impériale très habile.

## **#Glenn**

Oui, eh bien, c'est une autre façon pour les États-Unis de devoir s'adapter à cette nouvelle répartition du pouvoir — ils n'occupent plus cette position hégémonique. Et on a l'impression qu'ils s'efforcent de sous-traiter leur guerre. Les Ukrainiens, et de plus en plus les Européens, vont se battre et affaiblir la Russie. Au Moyen-Orient, on a aussi le sentiment qu'on essaie de déléguer une partie de ce rôle, au moins en partie, aux pays du Golfe. Et on voit apparaître un schéma similaire en Asie de l'Est. Mais avec la guerre contre la Russie, comme ce sont maintenant les Européens qui se retrouvent en première ligne, on a le sentiment qu'on entre dans une zone très dangereuse. L'Allemagne, comme d'autres pays européens — beaucoup d'entre eux, en fait — affichent désormais très ouvertement leur objectif de produire en masse des drones et des missiles à longue portée.

En même temps, comme vous l'avez dit, beaucoup de ceux qui planifient la guerre se trouvent sur la base de Ramstein. Les renseignements sur les cibles à frapper, sur la manière de contourner les défenses aériennes en Russie... tout ça vient des pays occidentaux. Donc, c'est devenu en grande partie notre guerre. J'en parlais avec le professeur Mearsheimer, je qualifiais ça de guerre par procuration, et il m'a corrigé : non, non, cette ligne-là, on l'a franchie depuis longtemps. Nous combattons désormais directement les Russes. Mais puisque nous avons déjà annoncé aux Russes comment nous comptons faire monter le conflit contre eux, où cela s'arrête-t-il ? Parce que, honnêtement, je ne vois plus d'autre issue que les Russes se sentant obligés de rétablir leur capacité de dissuasion, d'une manière ou d'une autre.

## **#Max Otte**

Bien sûr, la Russie a commencé cette guerre avec quelques erreurs, en pensant à tort que l'Ukraine serait facile à prendre, comme ça aurait pu l'être en deux mille quatorze. Mais nous avons armé l'Ukraine depuis au moins deux mille quinze, et même la première administration Trump l'a fait. Ensuite, après avoir changé de stratégie — et vous connaissez sans doute le sujet bien mieux que moi — la Russie s'est engagée dans une guerre de longue durée. Ce qui, je crois, nous a tous surpris, c'est à quel point ça prend du temps, et à quel point cette opération terrestre d'usure est terrible. Je pense — et je ne suis pas un expert militaire, je viens du monde de l'économie — que la Russie mène cette guerre pour préserver ses effectifs. L'Ukraine, pas forcément, mais elle a aussi appris. Il y a eu quelques contre-offensives.

Nous sommes donc dans une guerre de puissance industrielle, un peu comme la Seconde Guerre mondiale l'a été pour la Russie à partir d'un certain moment. À ce stade-là, la stratégie militaire comptait moins que la force brute et la capacité de production. Je crois que c'est Staline qui disait : « La quantité est une qualité en soi. » Aujourd'hui, on est dans une course à la quantité, et j'espère

vraiment que cette guerre se résoudra avant qu'il ne soit trop tard. Je lis vos publications, je vous suis sur cette chaîne, et je partage totalement votre avis : le risque de frappes sur le territoire allemand et européen a augmenté de façon exponentielle. Ramstein, c'est la base logistique. La base de planification, elle, se trouve à Stuttgart. Et là où je vis, dans les montagnes de l'Eifel, j'ai Nörvenich tout près, avec des bombardiers nucléaires... Stuttgart aussi.

Cinquante kilomètres au nord, Büchel avec les bombes nucléaires. Cent kilomètres plus au sud, et puis aussi Spangdahlem, à cinquante kilomètres au sud. Je peux espérer que les armes visent juste, que je suis un peu en hauteur, et que les vents me sont favorables... alors je peux espérer m'en sortir, mais... ce n'est pas une sensation agréable. C'est ce sentiment que j'ai connu enfant, pendant la guerre froide, quand la guerre nucléaire semblait vraiment possible et que les Starfighters faisaient gronder le ciel. Aujourd'hui, ce ne sont plus vraiment des Starfighters, mais il y a beaucoup d'activité aérienne au-dessus de l'Eifel, l'une des régions les plus à l'ouest de l'Allemagne, là où se trouve ma maison de campagne. Et cette activité aérienne a beaucoup augmenté ces deux ou trois dernières années.

Je ne peux qu'espérer qu'on trouve une issue à cette guerre. C'est incroyable, vraiment. Quand on y pense, les Ukrainiens sont très courageux, et les Russes aussi. Ce sont deux armées qui se battent jusqu'à la mort, ce que, nous, en Occident, on ne ferait sans doute pas. J'ai vu tous ces films terribles sur la conscription forcée de jeunes Ukrainiens envoyés au front. Mais malgré tout, il faut reconnaître leur endurance, même si c'est au service d'un régime corrompu, nationaliste, et presque fasciste. Je ne me risquerai pas à faire des pronostics. Je ne suis pas un expert militaire, je suis économiste.

## **#Glenn**

Je rejette souvent la faute sur l'OTAN. Et je sais bien qu'il n'y a pas qu'un seul acteur dans ce conflit, bien sûr. Mais la raison, c'est que j'ai souvent le sentiment de pouvoir comprendre à la fois la position ukrainienne et la position russe. Les Russes avaient été très clairs : ils considéraient l'avancée de l'OTAN en Ukraine comme une menace existentielle. Donc, de leur point de vue, ils se battent pour leur survie. Les Ukrainiens, eux, subissent une attaque russe massive. Ils perdent des vies, des infrastructures, des territoires... et eux aussi, ils font face à une menace existentielle. Je comprends donc d'où vient leur esprit de résistance. Mais pour l'OTAN, tout cela était vraiment inutile. Cette compétition sécuritaire qui existe aujourd'hui, elle n'existait pas avant deux mille quatorze. À cette époque, personne ne voulait de l'OTAN en Ukraine ; une écrasante majorité était opposée à l'adhésion.

Et la grande majorité des Ukrainiens ne voyaient pas la Russie comme une menace. Les Russes, eux non plus, ne voyaient pas l'Ukraine comme une menace. En fait, la compétition sécuritaire est apparue avec le renversement du gouvernement à Kiev, dans le but de les attirer dans une autre sphère d'influence. Donc, à mes yeux, c'est ça qui a tout déclenché. Et c'est ça qu'il faut inverser si on veut réduire cette compétition sécuritaire. Mais vous avez mentionné la guerre froide. On a déjà

connu quelque chose de similaire. Alors, comment expliquer la guerre froide ? À l'époque, il y avait des discussions, des débats. Certains disaient : il faut dissuader, mais il ne faut pas provoquer non plus. Aujourd'hui, en Europe, on ne retrouve presque rien de tout ça. C'est assez extraordinaire.

## **#Max Otte**

Ça me dépasse encore. Je trouve toujours incroyable à quel point les Européens sont solides. Revenons un instant en arrière. J'ai écrit ma thèse sur trois études de cas concernant l'évolution de la politique étrangère allemande dans les années quatre-vingt-dix. L'une portait sur les missions militaires à l'étranger, une autre sur l'approfondissement de l'Union européenne, et la troisième sur l'élargissement de l'OTAN par rapport à l'OSCE. Et déjà à l'époque, j'avais cette crainte — la première vague d'élargissement de l'OTAN avait eu lieu — j'avais peur que cela se produise. J'ai analysé la position de l'Allemagne, et ma conclusion, en somme, c'était que l'Allemagne n'avait pas autant gagné en puissance que certains observateurs internationaux le pensaient, alors que les responsabilités qui pesaient sur elle avaient énormément augmenté. Du coup, l'Allemagne continuerait à chercher à jouer un rôle de médiateur.

Mais en cas de doute, on pencherait plutôt du côté des États-Unis. Et aujourd'hui, on le voit très clairement : on adopte pratiquement la position américaine. C'est un coup très malin de la part des États-Unis, parce que l'Europe, à ce stade, dépend totalement d'eux. Dans la région du Golfe, je garde un peu d'espoir, parce que l'Iran mène une diplomatie très habile, et cette coalition de guerre pourrait bien se fissurer. Elle pourrait même se fissurer entre le Japon et les États-Unis. Qui sait ? Il y a déjà quelques failles. Mais en Europe, globalement, les Européens ont repris le rôle des Américains, et ils s'en accommodent très bien. Donc, je dirais que le conditionnement, l'influence, se joue désormais à un niveau très fin, au cœur même de la société.

Tout a commencé avec ce qu'on appelait la rééducation, après mille neuf cent quarante-cinq, quarante-huit, en Allemagne. Beaucoup de médias allemands appartenaient aux États-Unis, ou en tout cas, tous devaient avoir une licence américaine. On peut dire qu'ils étaient plutôt favorables aux États-Unis. Le groupe Springer, qui possède le plus grand tabloïd d'Allemagne, a même dans ses contrats de travail une clause sur l'amitié envers les États-Unis et Israël. Voilà pour cet aspect-là. Ensuite, il y a eu beaucoup d'ONG, et la rééducation a aussi touché les écoles. À l'école, j'ai appris l'histoire d'Abraham Lincoln et de George Washington. Mais je n'ai pas beaucoup appris sur Frédéric le Grand ou sur Bismarck. Ça, j'ai dû le découvrir par moi-même.

C'est ce qu'on appelle le conditionnement, la mise en forme. Dans un de mes livres, je donne l'exemple de l'Empire inca. Il leur a fallu trois générations pour assimiler complètement un autre peuple. Au début, ils installaient juste quelques bases, mettaient leurs propres gardes, puis entretenaient des relations amicales, c'était la deuxième étape. Et à la troisième, ils intégraient totalement le peuple en question. Dans ce sens-là, on peut dire qu'on est vraiment, vraiment conditionnés. Et dans des périodes comme celle-ci — c'est mon explication psychologique — quand tout devient chaotique, quand l'insécurité est immense, quand le monde change à toute vitesse, les

gens ont besoin de vérités simples. Ils ont besoin d'ennemis à identifier. Et donc, la Russie devient l'ennemi. Malheureusement, la propagande a pris le dessus.

En plus, la propagande dit que l'AfD est l'ennemi. Et moi, je suis assez proche de l'AfD et de ses dirigeants. Je suis indépendant, sans parti. J'étais autrefois membre de la CDU. La CDU m'a exclu quand je me suis présenté à la présidence, une fonction censée être au-dessus des partis. Donc, c'est un poste non partisan, mais ils m'ont quand même expulsé. Et même au sein de l'AfD, les dirigeants restent clairs sur la ligne à suivre : nous voulons une Allemagne souveraine, nous voulons la paix en Europe, nous voulons la réconciliation. Mais il y a pas mal de gens, y compris des parlementaires du parti, qui font ouvertement campagne pour la guerre, pour une confrontation directe avec la Russie. Alors, même ce dernier espoir qu'il nous reste tient encore pour l'instant, mais rien ne garantit qu'on aura toujours, au parlement, ne serait-ce qu'une seule voix de raison.

## **#Glenn**

Eh bien, la situation en Allemagne, encore une fois, beaucoup d'indicateurs sont plutôt inquiétants. La désindustrialisation, la stagnation économique, le manque de sécurité énergétique. Et ça, c'est juste l'aspect économique. Mais beaucoup de ces problèmes ne sont pas propres à l'Allemagne. On voit des dirigeants presque entièrement tournés vers la politique étrangère, la logique de guerre, et qui s'effondrent dans les sondages tout en essayant de criminaliser l'opposition. Est-ce que vous voyez ça comme une tendance plus large, à l'échelle européenne ?

## **#Max Otte**

Ce n'est pas seulement une tendance européenne. Regardez les États-Unis. Le mouvement MAGA s'est effondré. Je veux dire, l'idée de départ — plus de guerres à l'étranger, se concentrer sur l'économie intérieure, sur le peuple américain — a complètement implosé. Trump est allé à fond dans la guerre, dans l'enrichissement personnel, pour lui, sa famille et ses amis. Et donc, oui, on voit bien que ça ressemble à une polarisation des sociétés, un peu comme une Troisième Guerre mondiale, celle qu'on est en train de vivre. Et je suppose que vous serez d'accord : ce n'est pas une guerre totale au sens juridique, mais on n'en est plus aux premiers mouvements. On est déjà à la fin de cette phase d'ouverture. Et franchement, je ne sais pas comment tout ça pourra s'arrêter. L'hystérie ne fait qu'augmenter.

Les dirigeants ne savent plus quoi faire. Ils crient à la guerre. Ils crient au contrôle de l'opposition. Et malheureusement, c'est un phénomène cyclique. Je veux dire, nous, dans les sciences sociales, ou du moins la plupart de nos collègues, on ne croit pas vraiment à une vision cyclique de la société, parce qu'on dit que l'avenir est libre, qu'on peut le façonner nous-mêmes. Oui... et non. Il y a quand même des schémas dans le comportement humain. Comme le disait Mark Twain, l'histoire ne se répète pas, mais elle rime. Il y a des motifs, et on peut les reconnaître. Je me souviens d'un tweet, ou d'un post, très intelligent mais assez déprimant d'Elon Musk : ceux qui ne connaissent pas l'histoire sont condamnés à la revivre. Ça, on le sait bien.

Mais ensuite, il a ajouté que ceux qui connaissent l'histoire sont condamnés à regarder pendant que les autres la répètent. Et ça, c'est plutôt déprimant. Mais j'ai l'impression qu'il y a un peu de vrai là-dedans. Il y a un excellent livre de Strauss et Howe, publié en mille neuf cent quatre-vingt-seize, qui s'appelle *\*The Fourth Turning\**. Dans ce livre, ils prédisent l'histoire. Ils ont une théorie générationnelle de la société et des politiques publiques, très centrée sur les États-Unis. Mais malgré tout, ils annoncent un grand bouleversement — ils parlent d'un cycle de quatre générations, d'environ vingt ans chacune — et ils prévoient une transformation totale du système mondial, ou de la société, entre deux mille cinq et deux mille vingt-cinq. Eh bien, ça a commencé en deux mille un, et on est probablement en train d'en voir la fin.

## **#Max Otte**

Et le nouveau régime — je ne dis pas ça de façon péjorative, mais au sens politique du terme — ce nouveau régime sera assez autoritaire. Je veux dire, pensez au nouveau consensus après mille neuf cent quarante-cinq aux États-Unis, ou à ce que Roosevelt avait mis en place. On va probablement voir quelque chose de similaire en Occident, et même un peu partout dans le monde.

## **#Glenn**

J'aime bien cette citation de Musk. Moi aussi, je ressens souvent de la frustration, parce que je vois très bien où tout ça mène. Je me souviens avoir fait un discours à mon université, à la fin de l'année deux mille treize, en avertissant que si on cherchait à renverser Ianoukovitch, ce serait une catastrophe. Et puis... enfin bref. Mais à l'époque, on me répondait toujours quelque chose du genre : « Oui, mais ça, c'est exactement ce que la Russie dirait. » Ou alors on parlait du principe que renverser le gouvernement serait bénéfique pour nous, bénéfique pour les Ukrainiens. Pourtant, il suffit de regarder la logique de base de la compétition sécuritaire : quand un camp voit sa sécurité menacée, l'autre réagit forcément.

Et, vous savez, tout ça... enfin, en gros, depuis une dizaine d'années, enfin, treize ans maintenant... on voit bien où ça mène. On voit l'escalade, on sait très bien qu'on va vers la guerre si on continue sur cette voie. Et pourtant, on a l'impression qu'on ne peut rien faire. Mais à propos de Trump, justement, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'étais optimiste à son sujet pendant sa campagne électorale. Je pensais que le principal problème des États-Unis, c'était que leur empire s'était trop étendu. Il s'était épuisé, et beaucoup d'autres grandes puissances s'étaient mises à s'équilibrer entre elles face à lui. Donc je me disais que ce serait une bonne idée pour les États-Unis, en gros, de sauver la république en réduisant l'empire, et de laisser les autres puissances eurasiennes s'équilibrer entre elles.

C'est sur ce principe que reposait traditionnellement la stratégie américaine d'équilibre offshore. Et je me suis dit qu'une fois le moment hégémonique terminé, ils allaient devoir trouver un moyen d'opérer cette transition. Donc je pensais que c'était, vous savez, une bonne chose pour l'Amérique, et

une bonne chose pour le monde. Personne, franchement, ne tire avantage de la voie qu'on suit aujourd'hui. Mais je ne sais pas comment tout ça a déraillé. Alors, ma question suivante part justement des schémas que vous avez évoqués. On peut les observer dans l'histoire. Et c'est pour ça que je voulais aussi vous parler du penseur Oswald Spengler, parce qu'il a lui aussi identifié, comme d'autres chercheurs, la montée et le déclin des civilisations. Il s'est concentré sur ces motifs récurrents qu'on peut repérer. Donc, sans se limiter à l'expérience allemande, mais en regardant les civilisations dans leur ensemble, quels types de schémas historiques observez-vous en ce moment ?

## **#Max Otte**

Eh bien, Spengler n'est pas d'une grande aide ici, mais c'est quand même le philosophe qui m'a vraiment inspiré, même quand j'étais adolescent. Il dit que les civilisations ont une durée de vie, qu'elles suivent un cycle organique. Il y a une phase initiale, avec la chevalerie, le féodalisme, puis l'essor des villes. Et Spengler associe en fait la démocratie à la domination de l'argent. Pour lui, la démocratie, c'est une phase d'environ deux cents ans. Donc, disons, à peu près de mille huit cent quinze à deux mille quinze, quelque chose comme ça. C'est une période où la presse dit aux électeurs quoi penser, et les électeurs votent en conséquence. C'est une lutte autour de l'opinion publique. Et c'est ça qu'il appelle la démocratie, une phase déjà très tardive dans la vie d'une civilisation. On peut voir quelque chose de comparable dans la République romaine.

Et après ça, vient une nouvelle forme de religiosité, une nouvelle ère césarienne où la force brute commence à dominer le monde commercial. Et on le voit bien. Je veux dire, on voit le retour des États-Unis à un statut d'État pirate. Il y a d'ailleurs une vidéo remarquable sur YouTube, réalisée par un journaliste accrédité par l'ONU, qui s'intitule \*La montée de l'État pirate\*. Si on regarde le Venezuela, le Groenland, la tentative avec le Canada, ou encore Cuba, on voit que les États-Unis utilisent essentiellement la force brute. Trump le fait sans complexe, et il en est fier. Bien sûr, les États-Unis ont recours à la force depuis longtemps, mais ils la dissimulaient souvent, sous le prétexte de répandre la démocratie. Ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui. Alors, on pourrait bien être en train d'assister à la phase finale de l'Occident. Une phase qui peut durer longtemps, si elle se stabilise, comme Rome a duré longtemps. Mais on voit bien que la démocratie, elle, est en train de s'effriter...

## **#Max Otte**

L'un de mes passages préférés de Spengler dit que, déjà à l'époque de César, les citoyens honnêtes ne se rendaient plus aux urnes, parce que la politique était devenue un commerce, complètement corrompu. On achetait les votes. Et on voit la même chose aujourd'hui, dans les élections au Congrès américain. Prenez Thomas Massie, l'une des rares voix dissidentes au Congrès, un vrai défenseur du mouvement MAGA — « Rendre l'Amérique grande », « L'Amérique d'abord », « Pas de guerres sans fin ». Il se présente, je crois, pour son troisième ou quatrième mandat, et jusque-là, il avait toujours été élu avec une large majorité. Mais cette fois, les lobbys — surtout le lobby pro-israélien, mais pas seulement — dépensent déjà trente millions de dollars, voire plus, sur cette seule

campagne. C'est la somme la plus élevée jamais investie dans une élection de ce type. Parce que, pour eux, même un seul dissident au sein du Parti républicain, c'est déjà trop. Alors, on verra bien. Mais, à mes yeux, la démocratie est aujourd'hui profondément fragilisée.

On l'a vu avec le COVID. On le voit avec la guerre en Ukraine. On le voit aussi en Ukraine même, bien sûr, qui est aujourd'hui une dictature militaire. Et je pense que nous, en Occident, on essaie d'imiter ce modèle de dictature militaire, pour ne plus avoir, disons, ces élections gênantes dans les années à venir. Parce que, évidemment, l'Occident est surendetté, et d'énormes sacrifices, d'énormes changements, d'énormes annulations de dettes vont devoir être faits. Et ça, ça ne se fera pas simplement, ni uniquement, par les forces du marché. Ce sera fait, en partie, par décret gouvernemental. Donc je pense que le modèle de la dictature militaire, ou de la dictature du COVID — qui était en quelque sorte une dictature militaire, puisque le COVID, c'était une guerre, psychologiquement une guerre contre le virus, avec des couvre-feux, avec tout ça — eh bien, je n'ai pas beaucoup d'espoir pour la démocratie en ce moment. C'est, je crois, la conclusion que je tire de ma lecture de Spengler.

## **#Glenn**

En fait, vous avez une vision assez pessimiste de tout ça, malheureusement. Ce que je trouve intéressant, par contre, c'est que souvent, quand on regarde les chercheurs à travers les âges qui ont étudié l'essor et le déclin des civilisations, ils font une distinction entre la culture et la civilisation. La civilisation, c'est souvent comme la plante, et la culture, ce sont les racines. Et je sais que le mot "culture" est souvent utilisé à tout-va, mais des penseurs comme Max Weber, par exemple, ont fait un travail intéressant sur ce sujet. Il a aussi anticipé le déclin culturel et ses conséquences, parce que, selon lui, la culture, c'est en quelque sorte la colle qui nous relie tous, ce que nous avons en commun.

Et pas seulement ce qui nous relie les uns aux autres, mais aussi ce qui nous relie à la génération qui nous a précédés, et à celle qui viendra après. En somme, ce que nous créons, c'est ce qui mérite d'être transmis à la génération suivante. Je suppose que, du point de vue de Weber, il soutenait que l'excès de rationalité et d'individualisme avait souvent pour effet de démythifier la culture, et donc de la corrompre. Mais, si on se place plutôt dans une perspective spenglérienne, comment voyez-vous les choses ? Quelle est, selon vous, la relation principale entre la culture et la civilisation, si l'on cherche à évaluer l'avenir de notre civilisation ?

## **#Max Otte**

D'accord, vous faites la distinction. Je crois que Spengler a été le premier à la formuler. Je n'en suis pas certain, mais il insistait beaucoup sur la différence entre culture et civilisation. Beaucoup de gens ne feraient pas cette distinction. Ils utiliseraient les deux mots comme des synonymes. Mais pour Spengler, la culture, c'était quelque chose d'organique, qui naît et se développe depuis les premiers temps féodaux, depuis les débuts, jusqu'à l'apparition des premières villes, puis à travers différentes

époques, un peu comme les quatre saisons. Bien sûr, tout ça, c'étaient des métaphores, des images qu'il dessinait. Et la civilisation, c'est en gros la phase finale, qui peut durer indéfiniment, ou très longtemps, mais sans plus de développement intérieur.

Donc, la civilisation est, en gros, entièrement tournée vers l'extérieur. Il n'y a plus vraiment de développement intérieur ; les batailles et les réflexions internes ont déjà eu lieu. Il y a peut-être une sorte de seconde religiosité que les gens adoptent, et puis, disons, une mécanisation et une standardisation de la vie, un peu comme on l'a vu dans la civilisation romaine. Il disait que les Grecs avaient une culture, alors que Rome, à partir d'environ deux cents ans avant Jésus-Christ, a commencé à se transformer en civilisation. Et nous, en Occident, on est clairement dans une civilisation, où la culture, ou l'art, sont dominés par la mode, les tendances, et le commerce. Ce n'est pas quelque chose de cohérent ou de constant. C'est, comme vous l'avez dit, beaucoup d'individualisme. Et un point très important, c'est que la volonté de vivre s'éteint. On ne fait plus d'enfants. On ne se reproduit plus. La population s'effondre. Et on a déjà vu ça dans la Rome tardive.

On le voit partout en Occident, et en fait, maintenant, partout dans le monde. C'est une situation vraiment unique. Je veux dire, chaque continent est en train de s'effondrer, à part l'Afrique noire. Même l'Amérique du Sud, même la plupart des pays d'Asie, même l'Inde... ils connaissent tous un déclin démographique rapide. La Perse aussi, bien sûr, et de façon marquée. Donc, c'est quelque chose de nouveau. C'est un phénomène mondial. La culture occidentale, la civilisation occidentale, a peut-être été tellement dominante qu'elle a fini par pénétrer et imprégner les autres cultures. Bien sûr, des penseurs russes, et Spengler lui-même, ont dit qu'il pourrait exister une culture eurasiennne, russe, en plein essor, mais avec environ mille ans de retard sur nous. Mais cette culture, évidemment, a été recouverte par les modèles occidentaux à un point tel qu'elle est sans doute largement masquée.

Alors, on voit bien ce qui se passe là-bas. Mais en même temps, la Russie, ce n'est pas si grand que ça... quoi, cent vingt, cent trente millions d'habitants ? On est dans une phase tardive : décadence, plus d'enfants, des grandes villes. C'est exactement là où en est l'Occident aujourd'hui. Et d'ailleurs, on va remettre le prochain prix Spengler à David Goldman. Il travaille au département d'État américain. C'est, bien sûr, un fervent partisan d'Israël. Là-dessus, je ne suis pas d'accord, mais ça ne doit pas empêcher la reconnaissance académique. Parce qu'il a beaucoup écrit sur les civilisations et les cultures, et je pense qu'on a besoin de cette vision-là, de cette perspective plus large, surtout quand on parle de l'Occident. C'est pour ça qu'il va recevoir ce prix.

## **#Glenn**

Cette idée de renouveau culturel, c'est assez important pour faire vivre les civilisations. Parce que s'il n'y a pas de renouveau, pas de continuité de la culture, eh bien, au fond, chaque nouvelle génération devient juste une version moins chère de la précédente. Et je me souviens, surtout dans les années deux mille, on parlait énormément du soft power des États-Unis, qui reposait beaucoup sur la culture populaire de l'époque. Mais pour beaucoup de conservateurs américains, il y avait une

distinction à faire entre la culture populaire et la culture traditionnelle. Parce que la culture populaire, c'est celle du moment, celle d'aujourd'hui. Mais si elle devient trop dominante, trop puissante, elle finit par étouffer la culture traditionnelle. Et c'est justement cette culture transmise de génération en génération qui peut vraiment relier la société et, au fond, toute la civilisation.

Mais, vous savez, on ne peut pas faire un nombre infini de remakes de Spider-Man sans finir par se demander s'il y a vraiment, disons, une forme de durabilité culturelle là-dedans. Mais justement, sur ce sujet, pensez-vous que les civilisations ont la capacité d'inverser ce déclin ? Parce que c'est là que beaucoup de spécialistes des civilisations ne sont pas d'accord. Certains disent qu'elles peuvent entrer dans une phase de matérialisme excessif. D'autres pensent qu'on peut en revenir. Et puis, il y a ceux qui considèrent que c'est un cycle fixe : il y a le printemps, l'été, puis l'automne et l'hiver, où la civilisation meurt. Et ensuite, bien sûr, elle peut renaître. Mais selon vous, est-ce qu'un renouveau civilisationnel est possible ?

## **#Max Otte**

Eh bien, l'histoire humaine reste ouverte, ça c'est sûr. Mais je n'en ai pas encore vu la preuve, donc j'ai plutôt tendance à penser que les civilisations suivent un cycle, qu'elles vont jusqu'au bout de leur trajectoire. On a vu, bien sûr, que la Chine a connu un retour en force. Mais la Chine elle-même n'est pas certaine que toute sa civilisation soit vraiment revenue. En revanche, elle a conservé sa langue et son système d'écriture, et ça, c'est un élément essentiel de son identité. C'est ce qui la relie à son passé. En revanche, il n'y a pas beaucoup, disons, d'organisations de la société civile en Chine. Il y a l'État, la famille, l'individu... et aujourd'hui, un immense appareil de surveillance. Et malgré tout, la Chine existe depuis trois ou quatre mille ans, et elle s'en sort remarquablement bien.

Je ne suis pas sûr qu'on puisse parler d'une renaissance culturelle, mais cette vieille civilisation a adopté les techniques occidentales et s'en sort plutôt bien. Donc, on verra. Ce que Spengler prédirait, c'est une seconde religiosité. Alors, voyons ça. En Occident, on a deux grands courants religieux qui s'affrontent. D'un côté, les chrétiens évangéliques qui croient au Troisième Temple et qui sont presque toujours pro-Israël. La plupart le sont. Moi, non. Je me considère aussi comme un chrétien évangélique, mais plutôt de tradition mennonite, ce qui est différent, et c'est d'ailleurs l'origine du mouvement évangélique. Mais la plupart de mes frères dans la foi soutiennent Israël sans réserve. Et ces familles-là fonctionnent encore, elles ont des enfants, et ça, c'est déjà quelque chose.

Et l'autre chose, c'est, je crois, un retour bienvenu du catholicisme. Le pape Léon a été, à mon avis, la bonne surprise de ces dernières années, en critiquant ouvertement la guerre et en diffusant ouvertement l'Évangile. Je pense que les gens en ont assez de réfléchir sans cesse, de toujours analyser les problèmes. C'est d'ailleurs une idée très spengliérienne, ce que je dis là. Les gens se lassent de tous ces débats intellectuels, ils veulent retrouver leurs racines, retrouver leur foi. Et ça, ça pourrait bien être la prochaine phase de la civilisation occidentale. Dans ce sens, Spengler disait que l'islam a mille ans d'avance sur nous, parce qu'ils ont déjà traversé toute cette phase intellectuelle et qu'ils sont revenus à une foi, disons, aveugle, ou à ce stade-là. Mais ce sont des

questions très profondes. Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce qu'on en parle aujourd'hui, mais je pense que ça apporte un éclairage supplémentaire sur tout ça.

## **#Glenn**

Eh bien, il y a beaucoup de spécialistes des civilisations qui pourraient en parler, bien sûr. J'aime aussi Toynbee, mais le thème général semble être que, quand une civilisation se détache de ses propres racines, elle commence à mourir. Comme une plante, en fait, qui ne peut pas survivre sans ses racines. Et c'est justement un défi majeur dans ces périodes de mondialisation. On observe souvent une sorte d'épuisement civilisationnel. Mais ma dernière question, c'est : comment voyez-vous les mouvements populistes qui se développent en Europe et aux États-Unis ? Quand on utilise le mot « populiste », il est souvent employé de manière péjorative. Pourtant, le populisme, au fond, ça veut simplement dire qu'il existe une élite politique qui s'est éloignée du peuple, et que le populiste s'appuie sur cette idée dans son discours.

Je me souviens que même Obama et Bernie Sanders se décrivaient comme des populistes, à leur époque. Mais bon, aujourd'hui, le mot a une connotation très négative. Enfin, ma question, au fond, c'est la suivante : est-ce que, selon vous, les mouvements populistes en Europe et aux États-Unis ont une vraie chance, ou bien est-ce qu'ils traduisent une forme de renouveau démocratique ? Parce que, moi, j'avais plutôt tendance à le voir comme ça. Et puis, bien sûr, il y a eu des figures comme Trump ou Meloni, et je commence à devenir un peu plus pessimiste. Ou alors, est-ce que tout ça n'est qu'un signe d'épuisement de notre civilisation ?

## **#Max Otte**

Eh bien, j'irais jusqu'à dire qu'en ce moment, l'AfD est le seul parti qui enrichit vraiment le débat démocratique. Ils sont organisés de manière démocratique. Les autres partis, pour la plupart, sont devenus des machines, avec des politiciens de carrière qui ont commencé très jeunes, à des postes très bas, et qui ont gravi les échelons petit à petit. L'AfD, au départ, c'était surtout des gens venus de métiers ordinaires, des gens du quotidien, en quelque sorte. Maintenant, bien sûr, ils ont déjà leur première génération de politiciens de carrière. Donc, à mon avis, le système penche de plus en plus vers une forme d'autocratie, vers un certain autoritarisme, peu importe comment on l'appelle. Et le système international, lui, semble se diriger vers la guerre.

On l'a vu avec Trump. Mais il ne faut pas perdre espoir. Je veux dire, Meloni en Italie et Merz en Allemagne ont quand même voté pour envoyer plus d'armes à Israël, et ainsi de suite. Et même si Meloni s'est parfois démarquée de l'opinion publique, dans les faits, elle a agi autrement. Donc, il y a un mécontentement très répandu. Aux États-Unis, en Allemagne, il faut examiner ces situations une par une. En Espagne, on a le Premier ministre Pedro Sánchez, qui critique très ouvertement les actions à Gaza et au Liban. Aux États-Unis, la situation intérieure est très instable, parce que la plupart des démocrates sont contre la guerre avec l'Iran, alors que la plupart des républicains ne le sont pas.

Il y a encore un effet de ralliement autour du drapeau, mais uniquement dans le camp républicain, ce qui est nouveau aux États-Unis. Avant, les gens se rassemblaient autour du président dès qu'il y avait une guerre, peu importe leur camp. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les États-Unis risquent de connaître de profondes fractures internes. Et en Allemagne, on n'a qu'un seul parti, l'AfD. Il y avait aussi le BSW, une alliance menée par Sahra Wagenknecht. Je la connais assez bien, j'ai déjà travaillé plusieurs fois avec elle. Elle venait de la gauche et plaidait aussi pour la paix avec la Russie. Malheureusement, ils ont commis à peu près toutes les erreurs possibles, sur le plan stratégique, tactique et organisationnel. Sinon, ils seraient aujourd'hui au Parlement. Mais ce n'est pas le cas. Du coup, il ne reste que l'AfD, et eux, ils consolident leur base.

Ils ont vingt-huit pour cent des voix. En face, le plus grand parti, la CDU, est à vingt-deux pour cent. Et la majorité des Allemands ne veut pas de cette guerre — soixante, soixante-dix, peut-être quatre-vingts pour cent. Je n'ai pas les chiffres les plus récents. Mais donc... les deux co-dirigeants se sont positionnés en faveur de la diplomatie, et ainsi de suite. En revanche, on voit aussi quelques politiciens, des parlementaires, des militants, faire campagne très activement pour la guerre. C'est donc une bataille permanente. Je suis aussi pessimiste que vous sur la situation mondiale et sur celle de l'Europe. Mais il y a toujours des évolutions possibles qui peuvent tout changer. Ce n'est pas complètement perdu. On peut garder un mince espoir, ou un petit espoir, que certains de ces développements se révèlent être de bonnes surprises.

## **#Glenn**

Oui, je n'ai pas encore complètement abandonné, mais il y a de temps en temps de bonnes nouvelles, donc il reste un peu d'espoir. Cela dit, c'est inquiétant de voir que peu importe qui est sur le trône, les politiques, elles, ne changent pas. Et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer les mêmes critiques contre Massey — cette idée que c'est toi le pacifiste, et que ce serait trop difficile à gérer pour lui. C'est vraiment déprimant. Enfin... je sais que tu es un homme occupé, alors je te remercie beaucoup d'avoir pris le temps de venir.

## **#Max Otte**

Merci beaucoup, professeur Diesen.